

L'AZEGADO de Guy Chapouillié

Les Films du Béret - Les Films du Sud

1 h 40

Projections en partenariat avec l'Association des Producteurs Indépendants Audiovisuels de Midi-Pyrénées

À l'heure des fermes usines qui prennent les vaches pour des machines à pisser le lait, il y a encore des paysans qui travaillent et s'arrachent pour préserver une certaine idée de la vie à la campagne et du rapport aux animaux.

Le film cherche à témoigner de ce combat, car il s'agit d'un combat. Il est un segment de vie d'une famille d'éleveurs sur le plateau de l'Aubrac, en Aveyron.

Rencontre avec Guy Chapouillié

Quel est le point de départ de L'Azegado ?

Ce documentaire vient dans le prolongement d'autres films que j'ai consacrés aux gens de la terre. Sur les trente films que j'ai signés ou cosignés la moitié relève des mutations brutales du monde paysan provoquées par l'industrialisation de nos sociétés et la course au productivisme. Presque tous étaient des films de combat, qui dénonçaient le sort lamentable réservé aux gens de la terre qui n'avaient d'autre souci que de vivre de leur travail, rien que vivre et mourir au pays. Je n'ai rencontré alors que des paysans heureux d'être paysans mais en colère d'être exploités sans vergogne. C'était le temps où soufflait sur notre pays un vent nouveau, nourricier, libertaire, sorti de la brèche énorme ouverte par les événements de Mai 68. Et je me suis senti transformé, dans la vague de ceux qui pensaient que l'heure était venue de changer le monde, avec le cinéma notamment, en tout cas de changer le cinéma, sa pratique, son enseignement.



Photo Brigitte Chardère

Et quelle était l'intention du film ?

Rien n'était écrit, rien n'était prescrit, sinon que de suivre au plus près et sur plusieurs années la vie d'une exploitation pour mieux en observer les mutations à l'intersection de la tradition et de la modernité, d'en fixer plis et replis témoins du vieillissement, des doutes et des joies de personnes amoureuses de leur pays et de leur métier.

Au fond, il s'agissait de monter le monde en film non pas tel que j'aimerais qu'il soit, mais tel qu'il est, dans sa complexité, sa décomposition ou sa recomposition. C'est pour ça qu'il me fallait travailler avec des personnes inconnues de moi jusque-là, pour ne jamais anticiper leurs gestes, seulement improviser pour suivre, fixer et veiller à ce que peu de choses ne m'échappent sur une exploitation proche d'un modèle durable de production de viande ou de lait.

Comment avez-vous rencontré cette famille d'éleveurs ?

Il fallait une famille d'éleveurs qui accepte de s'engager dans la réalisation d'un film, sans savoir vraiment ce qu'il serait. Je me suis confié à deux amis, cinéastes et universitaires Toulousains, Jean-Pascal Fontorbes et Anne-Marie Granié qui connaissaient le pays d'Aubrac pour y avoir travaillé et qui préparaient un film avec un éleveur du coin. Ils m'ont proposé deux numéros de téléphone de personnes rencontrées au cours de leur enquête.

Le premier appel, empreint de doutes mais de curiosité sera le bon. Éleveurs sur une exploitation de moyenne montagne à Curières dans l'Aveyron, Brigitte et Jean Chardaire n'ont vraiment pas compris ce que je voulais faire avec eux, tout simplement parce que moi-même je ne savais pas leur dire où nous irions, puisque c'est leur vie qui déciderait du destin du film.

Après une première rencontre, le premier rendez-vous de tournage est pris pour un matin de mars 2000 où je me suis présenté dans la cour de leur ferme. Il n'y a personne mais je vois, devant la ferme, couchés dans l'herbe, côte à côte, un taureau, une vache et un veau, je décide de filmer la scène. Ce sera le premier plan tourné, mais aussi le premier plan du film car, intuition fertile, il avait l'économie de la durée que je cherchais au rythme paisible de la rumination : il contenait le germe du développement de L'Azegado.

Comment a évolué cette relation au fil du tournage ?

Il n'y avait pas de pacte écrit, seulement un désir partagé de voir ce que ça pouvait donner et ça a donné naissance à une amitié durable qui nous a permis de travailler dans une rare liberté. J'ai appris beaucoup de ces paysans partageux pour qui la sécheresse n'est pas un fléau, si elle ne touche que leur exploitation et pas celle des voisins plus bas, à l'abri du vent sec.

À l'occasion de la projection du dernier pré-montage où ils ont définitivement donné leur accord pour que vive ce film, en l'état, ils m'ont offert un livre réalisé par eux-mêmes, qui en dit long sur la qualité de leur regard d'humanistes, d'humoristes et sur le degré de notre complicité. Dès la première page je suis en photo, la caméra en mains, les écouteurs sur les oreilles, avec le titre éloquent « Un paysan venu de la ville » ; la suite est de la même veine : « il y a plus de 10 ans déjà... il frappait à notre porte et nous l'avons accueilli comme un ami, c'était Guy Chapouillié... de printemps en automnes, d'hivers en étés... il nous a regardés doucement... De l'infini petit à l'infini grand... Il n'a rien oublié... »

Pouvez-vous nous en dire plus sur le déroulement du tournage ?

J'ai filmé doucement. J'aime beaucoup cette formule, car elle contient le respect, le tâtonnement, la tendresse, la patience mais aussi la rigueur pour ne pas brusquer les choses, pour ne pas en changer le cours. J'avais le souci de ne pas oublier la succession des saisons et par conséquent de penser un film à quatre temps. Il n'était pas question d'une présence quotidienne, lourde pour les éleveurs et impossible pour l'équipe, mais d'un programme partagé, fait de va-et-vient fréquents en fonction de mes choix et de la décision des éleveurs de nous inviter à ne pas manquer tel ou tel évènement comme la mort du cochon, la fabrication du fromage et autres pratiques singulières.

Ce processus a duré quatorze ans dont douze ans de tournage et deux ans de montage. Quatorze ans c'est le temps d'une réelle odyssee avec ses vents contraires, ses écueils mais aussi ses bonheurs qui ont éprouvé et transformé l'équipe en un corps unique aux mains multiples, monstrueux mais harmonieux, qui a su agir sans jamais se disloquer.

Est-ce un film militant ?

Je dirais que ce film est à la fois un chant d'amour et une protestation. Je ne sais s'il s'agit d'une catégorie de militantisme moral, une forme particulière de solidarité avec ceux qui s'arrachent pour vivre de leur production, dans le respect de l'environnement, mais il doit s'agir de quelque chose d'approchant nourri à la source d'un humus humaniste sans lequel l'homme risque d'être très vite sans repères et perdu.



© Eric Pinsard

Fondateur de l'École Supérieure d'Audiovisuel de l'Université Toulouse 2 Le Mirail en 1979, **Guy Chapouillié** en est directeur jusqu'en 2010. Il a également écrit plusieurs ouvrages ; il est actuellement Professeur émérite et cinéaste.